

## Il a beaucoup plu aujourd'hui

Sylvie Chaput

---

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15040ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Chaput, S. (1992). Il a beaucoup plu aujourd'hui. *Moebius*, (54-55), 31–35.

## IL A BEAUCOUP PLU AUJOURD'HUI

Sylvie Chaput

1

Comme il a ri de moi cette fois-là!

Je lui en parlais depuis des années, et voilà que nous y étions, à Kingsmere, dans le parc de la Gatineau, devant les ruines que Mackenzie King a fait ériger, je ne sais quand, près de sa maison de campagne.

Je dis bien : a fait ériger. Ce sont de fausses ruines — des pierres et des colonnes rapportées d'Europe, je crois, et un cadre de fenêtre provenant d'une maison incendiée d'Ottawa. Des ruines artificielles, et de bien petites ruines. Pourtant, comme elles me paraissaient hautes et vraies lorsque j'étais petite!

Je ne les avais pas revues depuis mon enfance. Ou plutôt si, deux ou trois fois. Avec des gens à qui elles étaient familières. C'était la première fois que j'allais là-bas avec lui (et ça a été la dernière). Il a été gentil. Il a beaucoup de respect pour les souvenirs d'enfance. Mais je lui ai concédé aisément la victoire : oui, il avait raison de trouver Notre-Dame de Paris magnifique.

La vérité était bien plus étriquée, bien plus fausse que le souvenir. Les collines de la Gatineau, que je prenais autrefois pour des montagnes, étaient bien des collines. Et pourtant, j'ai voulu l'emmener voir mes autres ruines, les plus précieuses. Celles du moulin.

Je n'ai pas retrouvé le chemin.

L'été suivant, j'ai demandé à ma sœur de nous accompagner. Elle connaît la région comme le fond de sa poche. Nous sommes partis en bande. Nous sommes tombés en panne. Puis, enfin, lorsque nous sommes arrivés à proximité des lieux, nous avons trouvé un parc de stationnement plein et une file interminable de voitures.

Au fil des ans, la foule m'avait volé mes ruines. Nous avons rebroussé chemin.

Il ne les a jamais vues. Sauf sur une pochette de disque : *Connivence II*.

J'aurais voulu lui faire cadeau de ces ruines, je l'aurais voulu bien plus intensément qu'il ne tenait à les recevoir (mais c'est peut-être toujours comme ça en amour), et elles s'entêtaient à demeurer inaccessibles.

Alors, après mon deuxième échec, j'ai décidé de ne plus essayer de m'y rendre, j'ai décidé de les boudier, de leur tourner le dos comme elles se refusaient à moi, et je me suis promis d'écrire un jour sur elles.

C'était toujours un dimanche. Toujours un dimanche d'automne. Nous partions le matin tous les six, mon père, ma mère, mes deux frères et ma sœur, avec un couple d'amis de mes parents qui avaient des enfants de notre âge. Le moulin n'était pas bien loin de Hull. Nous laissons les autos au pied d'une montagne (d'une colline, plutôt), près d'une grille. Et nous entrons dans la forêt. Les arbres étaient hauts, ça sentait bon. Il y avait rarement d'autres personnes que nous. C'était une merveille dont nous seuls, me semblait-il, connaissions l'existence. Lorsque nous parvenions à la rivière, nous faisons halte. Puis nous reprenons notre

route. Et finalement nous arrivions à ce moulin de béton armé, construit au-dessus d'un torrent, abandonné depuis je ne sais combien d'années. Une scierie qui datait de l'époque où on exploitait intensivement les forêts de la Gatineau.

Il n'y avait plus de toit, plus de vitres aux fenêtres; le soleil entraît. Il n'y avait pas de garde-fou sur le petit pont qui enjambait le torrent. Je ne sais comment mes parents et ceux de mes amis arrivaient à ne pas mourir d'inquiétude, mais nous passions tout l'après-midi à courir à l'intérieur du moulin, aux alentours, sur le pont, à jouer à la cachette, à nous appeler, à regarder au fond du puits.

Au début de chaque automne, nous faisons cette excursion qui, je m'en rends compte à présent, représentait à la fois, parfaitement, l'aventure et la sécurité, le nouveau et l'ancien.

Une seule fois, je ne suis pas parvenue jusqu'au moulin. À un endroit du trajet, le sentier se séparait en deux. Est-ce que je marchais trop vite ou trop lentement, je ne sais plus. J'étais avec le fils de nos amis qui avait mon âge et que je ne voyais qu'à l'occasion d'excursions de ce genre, nous étions distraits, nous avons pris le mauvais sentier. Et nous nous sommes retrouvés, assez rapidement, au bout d'une impasse, sur les bords du lac Meech (je ne blague pas...). Devant nous, des arbustes et un couple assis sur la grève. Pas de moulin. Je ne me souviens pas d'avoir eu peur. Ce qui m'a envahie, c'est une infinie tristesse. Lorsqu'on nous a retrouvés, je ne sais plus au bout de combien de temps, il était trop tard pour nous emmener au moulin. C'était une terrible nouvelle. Une tristesse infinie, voilà ce qui m'est resté. Je crois que c'était la dernière année. Après, nous n'habitons plus près de Kingsmere. Mes plus beaux dimanches étaient passés. Mon enfance était finie.

#### 4

Beauport, juillet 1992. C'est dimanche. Je suis en vacances. J'ai lu, j'ai écrit. Je n'ai rien fait, aussi.

Je reviens d'une promenade. Avenue du Vieux-Moulin. À l'endroit où cette rue se sépare en deux, où une autre rue la rejoint, il y a un creux, des arbres touffus, et entre eux,

un ruisseau. Le courant est rapide : il a beaucoup plu aujourd'hui. Un peu plus haut, à gauche, une vieille maison recouverte de papier brique, avec, au pied de la galerie, un incroyable amoncellement de bois de chauffage. À droite, de l'autre côté de la rue, une maison avec plein de rallonges, à toit en pente, sur un terrain clôturé et fleuri.

J'habite ce quartier depuis près de douze ans. Jamais je n'ai vécu aussi longtemps au même endroit. Et j'ai appris au fil des années que cela veut dire : voir les choses changer, pas toujours pour le mieux. Naguère, sur l'escarpement qui surplombe le ruisseau, il y avait un minuscule enclos; des crocus y poussaient avant même que la neige ne soit toute disparue. Maintenant, la petite clôture de fil de fer est tordue, piétinée, et l'enclos est envahi d'herbes folles. Les arbres ont grandi. Je crois que, avant que la maison à rallonges ne change de propriétaire, quelqu'un taillait ces arbres, pour dégager la descente qui mène aux ruines du moulin. Ce moulin, c'est un simple mur de pierres, une simple moitié de mur, au ras de l'eau, que j'ai découvert avec émotion après notre installation dans le quartier. L'année dernière, on a parlé de faire des fouilles là. J'ai eu envie d'offrir mes services. On a parlé aussi de «mise en valeur du site» — et j'ai crain, jalouse, que le moulin, le reste de moulin, restauré, trop bien arrangé, trop bien peigné, ne m'échappe, n'échappe pour toujours à ma rêverie.

Me rendre à cet endroit est un plaisir rare. Je n'y vais guère qu'une fois par saison. Et c'est le plus souvent un plaisir solitaire. Les autres aiment voir ce lieu une fois, comme une curiosité. Je ne pense pas qu'il veillent y retourner. Il ne représente rien pour eux. Pour moi, c'est différent : il représente mon côté attardé. Cette part de moi qui n'aime pas que les belles choses changent.

Je monte encore et j'aperçois, dans l'herbe, tout près du trottoir, un alignement de pierres, un affleurement de pierres. Et j'ai envie de m'agenouiller pour les caresser.

Et j'ai envie qu'il soit étendu à côté de moi. J'ai envie de caresser son genou, de glisser mes doigts le long de sa cuisse. J'ai envie que son regard prenne mon regard.

Je suis une petite fille aux cheveux sages, assise dans un carré de sable, occupée, avec une pelle et un seau, à creuser.

Je suis une jeune fille qui écrit longuement à un garçon imaginaire en s'éclairant à la chandelle.

Je suis une femme qui ressuscite, la plume à la main, le souvenir d'un lieu devenu inaccessible, et qui rêve de toucher.

Aimer, parfois, est un chagrin solitaire.